Le destinataire privilégié

François Ricard

Volume 29, Number 1 (169), 1987

André Belleau (1930-1986)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31118ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ricard, F. (1987). Le destinataire privilégié. *Liberté*, 29(1), 86–87.

FRANÇOIS RICARD

Le destinataire privilégié

Au mois d'août, en compagnie d'Yvon Rivard, je suis allé un soir rendre visite à André Belleau dans sa chambre de malade. Des propos qu'il nous a tenus, je me souviendrai toujours de deux choses en particulier. La première est son commentaire de la parabole du bon Samaritain, qu'il venait de relire. Ce qui le frappait, ce n'était pas tant la bonté de l'étranger comparée à l'indifférence des notables, que ce fait tout simple: le moribond, finalement, n'a pas été abandonné. C'est à celui-ci qu'il s'identifiait, c'est lui, disait-il, qui est le personnage central de ce récit, dont le message n'est pas que les grands sont méprisables, mais que quoi qu'il arrive, quelles que soient la misère et la solitude où l'on se trouve, quelqu'un, toujours, finit par passer et vous tendre la main. Voilà, disait-il, par où cette parabole est la plus profonde, et aussi la plus scandaleuse aux yeux de la raison.

Puis la conversation a dérivé vers la littérature. Comme chacun, il se demandait depuis toujours ce qui fait vraiment les grandes œuvres. Pourquoi Dante, ou Rabelais, ou Cervantès, ou Balzac ont-ils une telle plénitude de présence, une force et une vérité si incontestables? Et lui qui savait tout, qui maîtrisait comme personne les théories et les techniques de l'analyse littéraire, il disait qu'on avait beau essayer de l'éviter ou de la formuler autrement, cette question revenait toujours et était la seule, en définitive, qui importât vraiment, même si elle ne recevait sans doute jamais de réponse satisfaisante. Lui non plus, bien sûr, ne savait y répondre, mais il croyait, a-t-il dit, que la réponse ne se trouvait ni dans la forme ni dans la pensée, mais tout à fait ailleurs, dans une source plus obscure et à la fois lumineuse, qu'il ne pouvait pas nommer précisément, mais qu'il a désignée, ce soir-là, par le mot de *générosité*.

* *
*

Je ne saurai sans doute jamais tout ce que je dois à André Belleau. Mais je sais que son absence m'enlève une partie de ma conscience, ou plutôt m'oblige à ne pas laisser se perdre, donc à reprendre par moi-même cette partie de ma conscience qu'il n'est plus là pour porter. Car depuis dix ans au moins, je peux dire que je n'ai pas écrit une ligne qui ne s'adressât de quelque manière à lui, qui ne visât sa lecture, sa réplique, sinon son approbation. Sans le savoir, peut-être, il a été mon destinataire de chaque instant. Tandis que j'écrivais, toujours il lisait par-dessus mon épaule, et j'entendais sa voix, ses questions, ses commentaires. Déjà, dans le moment même où j'écrivais, s'engageait le débat que j'aurais avec lui une fois le texte terminé. Il m'obligerait à être plus clair, à mieux nuancer mes idées, dans son propre esprit il mettrait le mien à l'épreuve et me ferait découvrir dans mes phrases tantôt des lacunes, tantôt des possibilités que seul je n'aurais jamais soupçonnées. Il me prévenait contre la simplicité, contre la facilité de l'écriture et de la pensée. Il était mon super-ego critique. C'est lui qui, par sa simple présence, fixait le niveau d'exigence vers lequel je m'efforçais à toute force et que j'atteignais rarement. Qui le remplacera?

Ce rôle de destinataire et d'interlocuteur privilégié, André Belleau l'a joué auprès de beaucoup d'entre nous, comme peu d'autres au Québec l'ont fait ou étaient capables de le faire. Il nous a initiés à la complexité et au dialogue. Il nous a appris à aimer le langage et les «signes vivants» par quoi nous luttons contre la mort et l'humiliation. Lui qui revendiquait hautement la qualité d'intellectuel et l'incarnait dans tous ses gestes, lui qui proclamait son appartenance, comme Québécois, à toute la tradition d'Occident, il nous a donné l'exemple de la passion de penser, et de ce que j'appellerais, faute de mieux, l'orgueil de l'intelligence et de la culture.